

RICHARD
CONSTANTINI

D'APRÈS LE ROMAN DE
JOSEPH JOFFO
ÉDITÉ AUX ÉDITIONS JEAN-CLAUDE LATTÉS

PAUL-ERIC
SCHULMANN

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

UN SAC DE BILLES

Un film de
JACQUES DOILLON

SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUE DE JACQUES DOILLON ET DENIS FERRARIS

RENN PRODUCTIONS PRÉSENTE UN FILM DE JACQUES DOILLON D'APRÈS LE ROMAN DE JOSEPH JOFFO ÉDITÉ AUX ÉDITIONS JEAN-CLAUDE LATTÉS SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUE DE JACQUES DOILLON ET DENIS FERRARIS
AVEC RICHARD CONSTANTINI - PAUL-ERIC SCHULMANN - JOSEPH GOLDENBERG - REINE BARTEVE - HUBERT DRAC - GILLES LAURENT - MICHEL RODIN
MUSIQUE DE PHILIPPE SARDE DÉCORS CHRISTIAN LAMARQUE CHEF OPÉRATEUR YVES LAFAYE DIRECTEUR DE PRODUCTION JÉRÔME KANAPA PRODUCTEUR EXÉCUTIF PIERRE GRUNSTEIN
FILMÉ EN PANAVISION © 1975 - PATHE FILMS



Splendor



benshi

SOMMAIRE

Synopsis	3
Fiche technique et artistique	4
Avant-propos	6
Genèse du film	8
Jacques Doillon, réalisateur de l'enfance	10
Distribution	12
De la page à l'écran : le travail d'adaptation	16
La petite histoire dans la grande	26
Drôles d'endroits pour des rencontres	29
La Milice	32
Les Justes	36
Activités	39
Pour construire ensemble, déconstruire les préjugés	40
Propositions d'activités autour des préjugés	44
Activité : Le périple	47
Ressources en ligne	50
Films en regard	52

SYNOPSIS



En juin 1942, l'instauration de l'obligation de port de « l'étoile jaune » et le risque grandissant d'arrestation poussent la famille Joffo à tenter le passage de la Ligne de démarcation, deux par deux. Quand Joseph et son grand frère Maurice se lancent à leur tour dans ce périple, ils découvrent, au détour de rencontres, de petits boulots et de premières amours, un monde de duplicité et de faux-semblants où cohabitent danger omniprésent et moments d'insouciance.

FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Titre : *Un sac de billes*

Réalisation : Jacques Doillon

Scénario, adaptation et dialogues : Jacques Doillon, Denis Ferraris,
d'après le roman éponyme de Joseph Joffo (J.-C. Lattès, 1973)

Musique : Philippe Sarde

Directeur de la photographie : Yves Lafaye

Caméraman : Gérard de Battista

Son : Michel Faure

Décors : Christian Lamarque

Costumes : Michèle Cheminal

Montage : Noëlle Boisson

Chef monteuse son : Sophie Tatischeff

Directeur de production : Jérôme Kanapa

Producteur exécutif : Pierre Grunstein

Une production : Renn Productions, Les Films Christian Fechner, A.M.L.F.

Format : 1,85:1

Son : Mono

Année : 1975

Durée : 1 h 45

Visa : 43474

DISTRIBUTION

Joseph : Richard Constantini

Maurice : Paul-Éric Schulmann

Le père : Joseph Goldenberg

La mère : Reine Bartève

Henri : Hubert Drac

Albert : Gilles Laurent

Mancelier : Michel Robin

Françoise : Dominique Ducros

Le curé du train : Marc Eyraud

Raymond (le passeur) : Yves Wecker

Le moniteur : Dominique Besnehard

AVANT-PROPOS

L'angle sous lequel aborder un travail pédagogique autour d'une œuvre demande mûres réflexions, et plus encore quand l'œuvre en question est un film important, adaptation d'un livre lui-même important. La tentation est grande, pour des films traitant de sujets forts tels que la Shoah, la Seconde Guerre mondiale ou l'Occupation, de se cantonner à une vision utilitariste de l'œuvre, la reléguant au statut de support de discussion, pour ne parler que des événements ou situations qu'elle relate. À l'instar de Jacques Doillon qui déclarait, dans un entretien télévisé (lien en annexe), ne pas prétendre réaliser une reconstruction historique et que des gens l'avaient mieux fait avant lui, ce dossier ne prétend pas se substituer à l'apprentissage en classe. Il ne s'agira donc pas ici de couvrir les sujets énumérés plus hauts, considérés, si ce n'est pour acquis, du moins en cours d'apprentissage, mais de coller au plus près du film et de l'histoire de ses protagonistes.



GENÈSE DU FILM

Après avoir vu *Les Doigts dans la tête* (1974), François Truffaut recommande Jacques Doillon auprès de Claude Berri, qui avait acheté les droits du roman de Joseph Joffo, édité avec succès un an auparavant.

Jacques Doillon était stimulé par l'idée de travailler avec des enfants. Bien que ce soit une commande (comme Rodin), *Un sac de billes* sera même peut-être, avec le recul, son film le plus autobiographique, puisqu'il profitera de cette histoire dont il n'est pas à l'origine pour y glisser un très grand nombre de références à son enfance ou à son histoire familiale.



Il demande et obtint deux choses à son producteur : une liberté totale sur l'adaptation du best-seller et de pouvoir choisir les enfants qui joueront dans le film. Il engage alors un énorme travail de *casting* à travers la France, au sein même des établissements scolaires, ce qui ne se faisait pas à l'époque.

Doillon construit un film entre fiction réaliste et authenticité arrangée jusqu' à la dernière image du film, la photographie d'hommage en noir et blanc à Joseph Goldenberg, l'interprète du rôle du père comme s'il se fondait avec personnage et était vraiment Rouman (Robert Joffo).

JACQUES DOILLON, RÉALISATEUR DE L'ENFANCE

Jacques Doillon est né le 15 mars 1944 à Paris. Il débute comme monteur, avant de participer au film collégial, *L'An 01* (1973), avec Gédé, Jean Rouch et Alain Resnais. En 1974, il réalise *Les Doigts dans la tête*, qui obtient un joli succès critique et public. Claude Berri lui confie alors l'adaptation du livre de Joseph Joffo. Si *Les doigts dans la tête* s'intéressait déjà à la jeunesse, *Un sac de billes* est le film déclencheur de ce qui sera une des marques de fabrique du cinéma de Jacques Doillon (mais pas la seule): la représentation de l'enfance au cinéma: *La drôlesse* (1979), *La vie de famille* (1985), *La fille de quinze ans* (1989), *Le petit criminel* (1990), *Le jeune Werther* (1993), *Ponette* (1996), *Petits frères* (1999) et jusqu'à son dernier film en date, *CE2* (2021).



Le naturel de l'interprétation des enfants est pour lui une évidence. Bien que débutants, il les considère comme des acteurs à part entière. Jacques Doillon intègre pleinement le texte dans sa direction d'acteurs, avec des heures d'apprentissage et de répétitions. Il veut obtenir le ton juste et la technique doit être au service de cet objectif.

Le réalisateur respecte ses jeunes interprètes. Il sait se montrer proche, attentif. Richard Constantini (Joseph) le compare à un entraîneur de sport collectif, toujours présent, toujours à l'écoute, pour lequel l'équipe a envie de se surpasser.

DISTRIBUTION

RICHARD CONSTANTINI (JOSEPH), PAUL ÉRIC SCHULMANN (MAURICE) ET DOMINIQUE DUCROS (FRANÇOISE)

Un sac de billes est leur première expérience cinématographique. Par la suite, les garçons tournent respectivement dans quatre et deux autres films entre 1975 et 1979, et Dominique Ducros n'apparaît que dans un autre film, en 1977, *L'une chante, l'autre pas*, d'Agnès Varda.

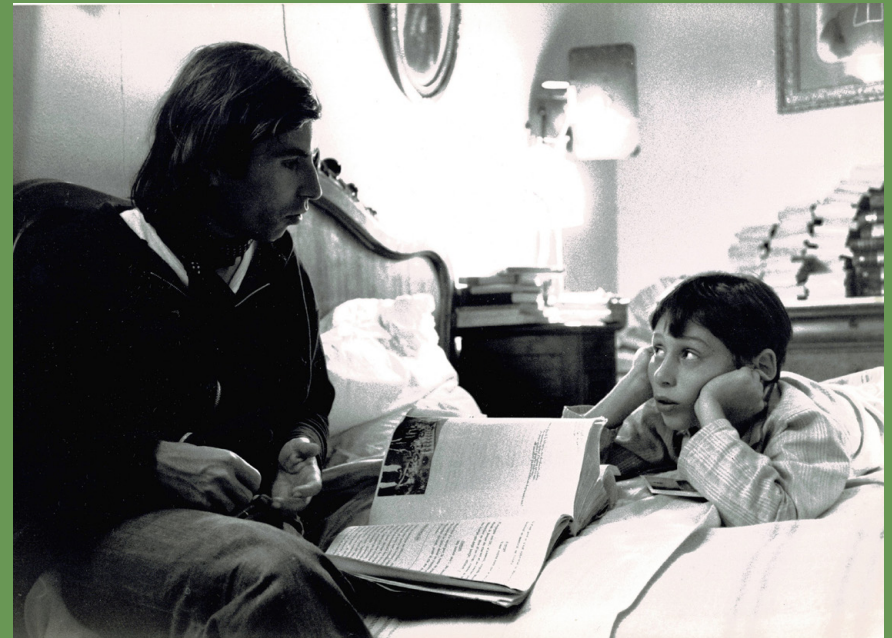


MICHEL ROBIN (MANCIELIER)

13 novembre 1930 – 18 novembre 2020



Comédien à la carrière foisonnante, il fait de nombreuses apparitions sur scène et devant les caméras, au cinéma comme à la télévision. Il a très souvent interprété des personnages âgés, même quand lui ne l'était pas. Il démarre au cinéma dans *Qui êtes-vous, Polly Maggoo ?*, de William Klein, en 1966, connaît un succès international avec le film suisse *Les Petites fugues* en 1979. Le grand public se rappelle de lui dans *La Chèvre* (1981) de Francis Veber. Son dernier film date de 2018 (*Dans la brume*, de Daniel Roby). De ses très nombreuses prestations télévisuelles, une marquante est son rôle de Doc dans la version française de la série *Fraggle Rock*, de Jim Henson (1983-1986).



DOMINIQUE BESNEHARD (LE MONITEUR)

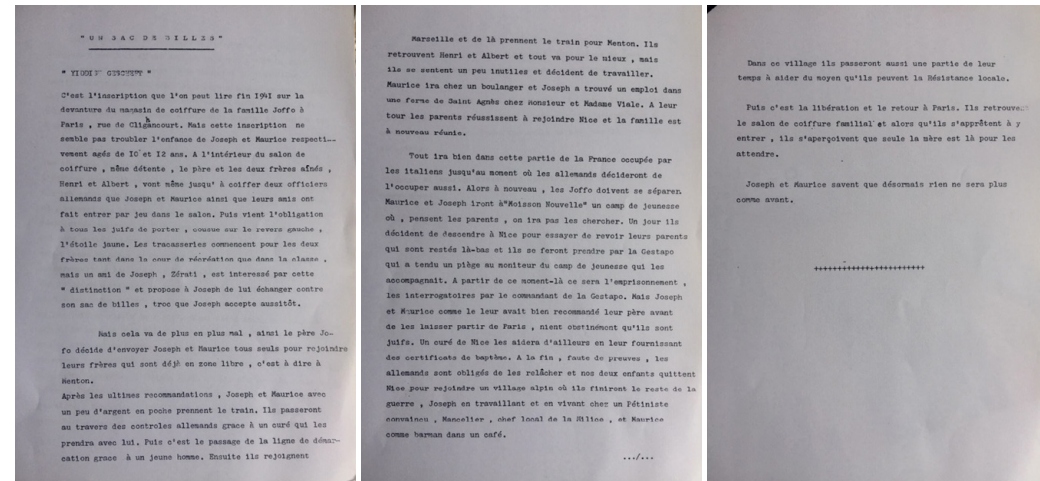
né le 5 février 1954

Probablement l'agent artistique le plus connu du grand public ! Il a été aussi comédien (notamment pour Pialat), directeur de casting et producteur à succès (la série tv *10 pour cent*). Depuis 2008, il est le délégué général du Festival du Film Francophone d'Angoulême.



DE LA PAGE À L'ÉCRAN : LE TRAVAIL D'ADAPTATION

Porter un roman à l'écran, ce n'est pas simplement suivre le livre page à page et le mettre en images. Le langage cinématographique est différent du littéraire. Les temps ne sont pas les mêmes. On a des choix à opérer, des scènes à modifier, des événements ou des personnages à concentrer, ou répartir différemment, à rajouter ou supprimer. C'est à ce moment que la personne qui adapte s'empare réellement de l'œuvre originale et la fait sienne. On voit ce qui marche à l'écriture, on voit ce qui marche au tournage, on voit ce qui marche au montage. Comme pour toute adaptation, le film opère de petites différences, des scènes ajoutées ou enlevées par rapport au livre de Joseph Joffo. Mais certaines de ces différences sont particulièrement notables (personnages, scènes...).



Synopsis original d'*Un sac de Billes*, en trois feuillets

DES PERSONNAGES PLUS COMPLEXES

Comment rendre compte du danger latent que représentait chaque interaction avec des personnes inconnues à l'époque, sans pour autant avoir recours à une voix off omniprésente ?

Le choix a été fait de gommer dans le film, si ce n'est un certain manichéisme, du moins une définition très franche des personnes décrites par Joseph Joffo.

LE CURÉ DU TRAIN



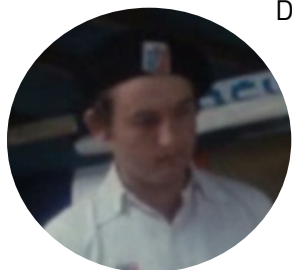
Il est surpris, un peu embarrassé par la demande de Maurice, alors que le curé décrit dans le roman est bien plus volontaire et protecteur envers les deux enfants. Cela n'exclut pas son aide. Toutefois, et il prend très vite sa décision. On est très loin de la description de cette scène du film par un Joseph Joffo peu satisfait qui écrivait : « On y voit Maurice et Jo obligés d'insister pour que l'ecclésiastique, qui est en train de boire du vin rouge, consente enfin, après bien des hésitations, à leur demander " Mais où sont vos parents ? Et pourquoi je dirais que vous êtes avec moi ? " »

RAYMOND, LE PASSEUR

Dans le livre, les deux enfants tombent sur lui un peu par hasard, et c'est quand ils cherchent à savoir qui peut les faire passer qu'il leur indique un paysan, puis leur signale au passage qu'il pratique un tarif dix fois moins cher. Dans le film, Raymond est plus louche, plus fuyant, que dans la description que Joseph Joffo en fait. Il a tout du profiteur qui cherche à embobiner des proies faciles. On a un léger indice de sa sympathie pour les enfants seulement à partir du moment quand on le voit rire à la blague de Jo avec la boule de billard.



LE MONITEUR



Deux personnes du livre sont condensées dans le rôle interprété par Dominique Besnehard. Il représente en partie M. Subinagui, le chef du camp « Moisson Nouvelle » qui, très clairement, utilise son camp supposé pétainiste pour cacher de jeunes juifs, et Gérard, un jeune homme au zèle militaire un rien ridicule. Dans le livre, les enfants ont donc une impression de protection bien plus grande offerte par la direction même de l'établissement, alors que dans le film ils donnent l'impression d'être les seuls enfants juifs du camp et doivent rester totalement sur leurs gardes. À l'annonce de l'arrestation de leur père, c'est donc le moniteur qui vient les chercher pour les pousser à fuir en Haute-Savoie, et plus le chef.

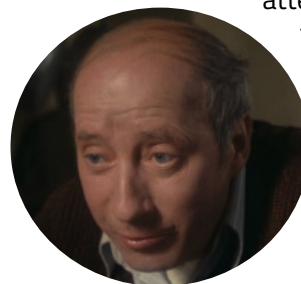
LE MÉDECIN DE L'EXCELSIOR

Le médecin qui constate la circoncision des deux enfants, dans le livre, feint manifestement de les croire quand ils affirment qu'elle est due à des raisons médicales. C'est ce qui va en grande partie leur donner un peu de répit, à défaut de les sauver, puisqu'ils vont passer un mois à se faire interroger ou à être exploités, avant d'être sauvés par l'opiniâtre curé de la Buffa. Dans le film, ce même médecin, sans sourciller, leur donne des fiches les déclarant juifs, et ce n'est qu'à force d'insister que Maurice obtient le lendemain de pouvoir aller chercher leurs certificats de baptême.



MANCELIER

Un des changements les plus fondamentaux. Probablement un des pires personnages du film, il concentre presque tout, et confie ce rôle à Michel Robin tient du génie. D'une apparence débonnaire, il aurait tout du gentil papy, doux et attentionné, s'il n'était pas violemment antisémite et à la tête de la Milice locale. Sa relation à sa fille Françoise laisse songeur, aussi. Dans le roman, les Mancelier sont quatre (mère, père, fille et fils) et le père est plus patibulaire, ne laissant aucune place au doute. Il sera sauvé des F.F.I. par Joseph qui dira de lui qu'il savait qu'il cachait un juif, cela dit, contrairement à la scène d'arrestation du film. Représenter la pire nature humaine sous les apparences les plus douces contribue à renforcer le sentiment qu'on a durant tout le film de ce danger omniprésent et protéiforme. Et aussi que les gens pétris de haine restent ordinaires et peuvent être détendus et bonhommes dans leurs cercles familiaux et privés.



LES SCÈNES

Pour des questions de rythme, de dynamique narrative, de durée, de clarté, parfois de temps, de lieux de tournage ou de moyens, des scènes s'ajoutent ou disparaissent. C'est totalement normal, presque banal, et nous n'allons pas ici énumérer toutes les différences. Certaines ressortent, toutefois.

LA FERME PRÈS DE MENTON

Elle a radicalement changé. On insiste dans le film sur le travail ardu, sur le côté frustré et bourru du paysan, sur une vie qui aura vite raison de la volonté du petit Jo. Alors que, dans le roman, Joseph se trouve presque plus embauché pour tenir compagnie à la femme du paysan, une dame de la « haute société » parisienne qui a radicalement changé de vie, qu'à réellement aider le mari de cette dernière aux champs. La situation est quasi idyllique et donc, bien entendu, Joseph ne leur dérobe rien.



LA SCÈNE DE LA CITRONNADE

Une des scènes qui marquent le plus par sa justesse, et elle n'est pas dans le livre. Dans les souvenirs de Joseph Joffo, à son retour de la ferme, il apprend que ses parents ont été arrêtés par la police de Vichy, alors qu'ils avaient passé

la Ligne de démarcation. Henri part les chercher à Pau et parvient à convaincre l'officier en charge de les libérer. Ils iront directement à Nice, n'ayant que des échanges épistolaires avec leurs fils qui resteront à Menton un bon moment (Joseph et Maurice y seront même scolarisés). La famille ne sera réunie à Nice que quand les garçons devront fuir Menton à la suite de la convocation d'Albert et Henri pour le S.T.O.

LE SPECTACLE DE « MOISSON NOUVELLE »



Totalement absente du livre, cette scène fait partie de tous ces moments de reconstitution qui font que le film prend corps et nous happe. Elle allège un peu le ton du film à ce moment-là, puisqu'elle suit la scène, plus grave, de la famille qui se cache, ne peut dormir dans des lits et doit monter des tours de garde. Elle nous gratifie de plus d'un plan superbement ironique avec Joseph et Maurice qui répètent leur spectacle de propagande pétainiste sous l'œil de Ferdinand et du moniteur. On découvrira plus tard ces deux personnages respectivement juif et suffisamment connecté pour organiser en urgence un départ nocturne avec hébergement pour les enfants.

AINAY-LE-VIEIL, PRÈS DE MONTLUÇON

Quand les frères quittent « Moisson Nouvelle » à l'annonce de l'arrestation de leur père, ils fuient rejoindre leur sœur aînée, Rosette, qui n'est pas dans le film (tout comme Madeleine et Esther ne sont pas dans le roman). C'est à ce moment précis du livre qu'on évoque la dénonciation active et un climat de suspicion généralisé (plus présent mais diffus dans le film).

GLOBALEMENT TOUTES LES SCÈNES D'ÉVEIL DES SENS

À part une très chaste évocation de l'affection que Jo a pour Françoise Mancelier, le roman n'évoque rien à ce sujet, alors que Jacques Doillon ne va pas occulter qu'on suit les aventures de jeunes adolescents, que les circonstances font de surcroît grandir bien vite. Il ne faut pas non plus oublier qu'à l'époque les écoles n'étaient pas mixtes.



LA PETITE HISTOIRE DANS LA GRANDE

Un moyen simple à l'efficacité éprouvée d'engager le lectorat ou le public est de raconter une période particulièrement forte de l'histoire à travers une vision plus intime, et inversement. On remplit ainsi un double objectif, à savoir d'une part donner un cadre très défini et supposé identifiable pour l'évolution des personnages, de leurs motivations et de l'intrigue sans avoir à se préoccuper d'une phase d'introduction du monde et, d'autre part, donner à ce même cadre historique précis un caractère universel grâce à l'empathie qu'on peut développer pour les personnages que l'on suit.

L'empathie, en narration, c'est un peu le nerf de la guerre, et avec *Un sac de billes*, le roman comme le film l'illustrent parfaitement. Le « je » du roman, autobiographique, la gouaille de son auteur, son vécu, ses remarques acerbes, intérieures mais bien senties*, favorisent grandement l'identification avec Jo. Côté film, la complicité de Jacques Doillon avec ses comédiens transparaît, ses plans longs laissent le temps de ressentir les joies, les peines, les craintes et les frustrations des enfants. Les scènes, souvent ajoutées, de taquineries, de bourdes, de ridicule, etc. nous ramènent tour à tour à l'innocence des protagonistes, mais aussi à leur incroyable faculté de résilience et d'adaptation.



* **« Tu parles d'un tableau de chasse: deux femmes apeurées, deux mômes et un grand échalas tout maigriot, c'est vraiment la belle prise !**

À présent qu'ils nous ont mis la main dessus, ils sont certains de gagner la guerre, ça ne fait plus aucun problème.»

Joseph, au moment de leur arrestation à Nice

La confrontation des spectateurs à l'injustice et l'absurdité subies par les personnages est un autre moyen de création efficace de l'empathie. Naturellement, les petites injustices de l'enfance, les incompréhensions (la scène du citron pressé), ce « c'est pas juste » du quotidien enfantin, sans doute universel. Les plus graves aussi, comme le travail des enfants (« mais moi, j'avais que dix ans. C'est pas les plus petits qui doivent travailler ») ou, surtout, les châtimements corporels (la règle à l'école, la torture à l'Excelsior). Mais aussi les grandes injustices de l'arbitraire, de la haine ordinaire, celles subies par tous les boucs émissaires, à toutes les époques ; l'universalité du porteur de blâme.

Côté absurde, le film fait croiser des personnes, plutôt calmes et polis, qui sont prêts à haïr des gens sur leur simple étiquette – au sens figuré comme au sens propre, ici – alors qu'ils peuvent se fréquenter quotidiennement tant qu'ils ignorent ce statut imposé. Dès la première scène, nous voyons les officiers allemands changer leur attitude à la lecture de « Judisches Geschäft » sur la vitrine ; ou plus tard quand il s'agit d'aller chercher des étoiles, soit un outil d'humiliation et de déshumanisation, contre un bon de rationnement.



DRÔLES D'ENDROITS POUR DES RENCONTRES

Pour plonger les spectateurs dans son histoire, un film se doit d'avoir un cadre crédible et cohérent dans lequel les protagonistes vont évoluer. Un cadre qui favorise l'évolution des personnages et, par effet de rebond, l'immersion des interprètes. Si Jacques Doillon déclare ne pas chercher à reconstituer la période (qu'il n'a pas connue), que des gens l'ont fait mieux que lui et que ce qui l'intéresse surtout c'est de mettre en scène des enfants à l'intérieur de cette époque, on ne peut qu'admirer le sens du détail, les informations qui s'accablent au détour de presque chaque plan, et la cohérence d'ensemble.



Un cadre que l'on découvre tout au long des pérégrinations du duo Joseph/Maurice, dans ce qu'on pourrait bien qualifier de *road movie* initiatique. Le *road movie* est un genre cinématographique plutôt lié, dans l'imaginaire collectif, aux grands espaces des États-Unis, impliquant des personnages se rendant d'un point à un autre et pour lesquels le voyage se montre plus important, plus formateur, que l'arrivée à destination. En l'occurrence, dans *Un sac de billes*, la destination change sans cesse, peut-être parce que le vœu le plus cher des personnages était tout simplement de ne pas partir et que les destinations successives ne sont en somme que des étapes obligées.

Mais c'est bien au gré des rencontres faites lors de ces différentes étapes, ou sur les routes qui les séparent, que Joseph et Maurice mûrissent. Le curé du train, Raymond le passeur, les policiers de la gare, les camarades de jeu de Menton, les co-pensionnaires de Moisson Nouvelle, les SS de l'Excelsior, Mancelier et sa fille Françoise, etc, tous contribuent à forger le caractère de nos deux héros. Pourchassés, victimes de tentatives de déshumanisation, eux identifient, nomment, mettent des visages sur les différentes composantes de cette France occupée.

Car cette France défaite par l'Allemagne est bien multiple et diverse, et on y trouve aussi bien des personnes, plus ou moins militantes, collaborant avec les forces occupantes, que d'autres pour lesquelles il n'était pas question de plier. Pour rester focalisés sur le film lui-même, nous n'évoquerons pas la résistance ou la collaboration, et nous intéresserons à deux exemples particuliers, à savoir ceux de la Milice (Mancelier) et des Justes (le réseau qui sauve Joseph et Maurice).



LA MILICE

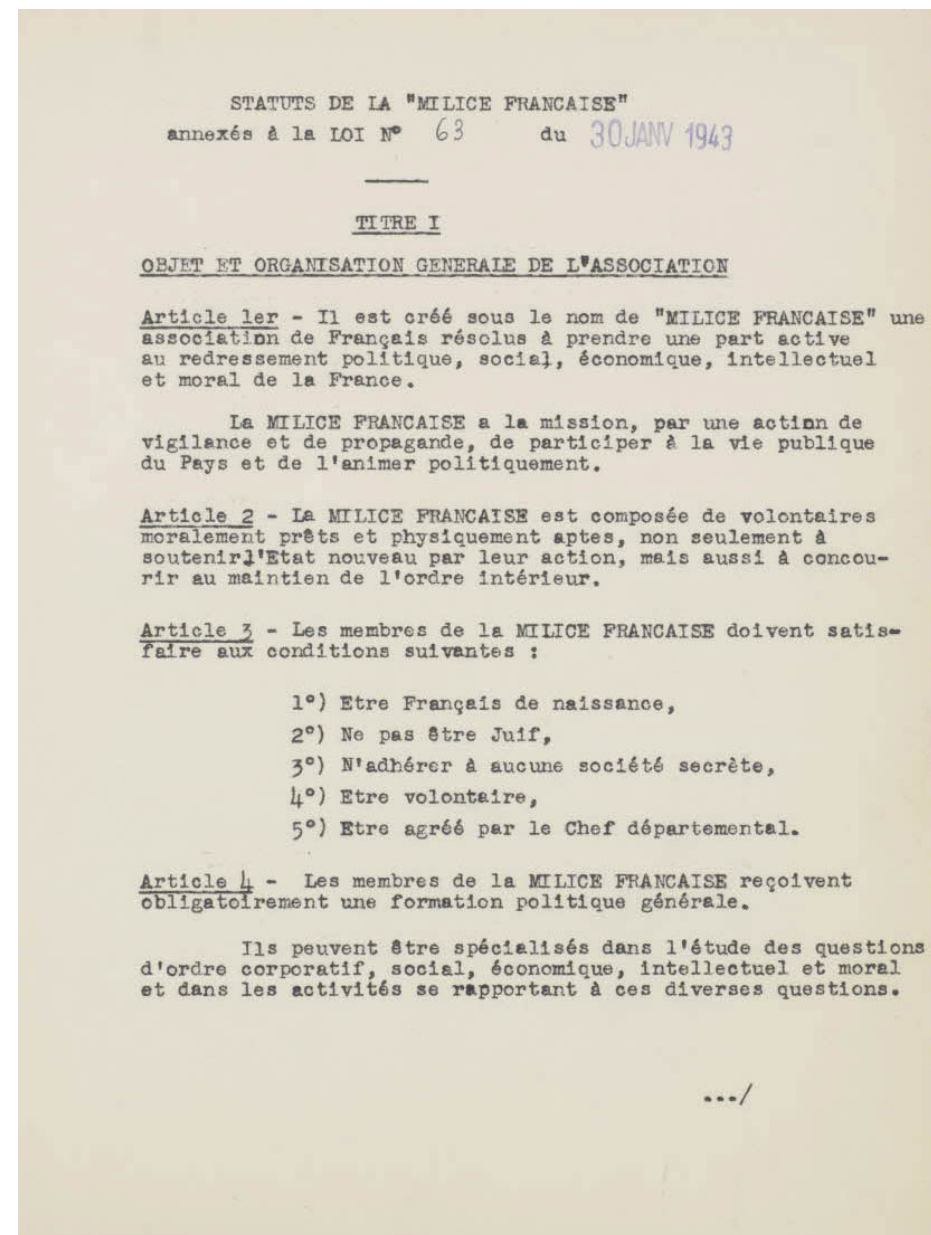
De son nom complet « La Milice française », elle est instaurée par la loi du 30 janvier 1943 par le gouvernement de Vichy avec, selon ses statuts, « la mission, par une action de vigilance et de propagande, de participer à la vie publique du Pays et de l'animer politiquement. » L'article deux de la loi stipule quant à lui que « Le chef du Gouvernement est le chef de la Milice française ». Parmi les cinq conditions que les volontaires doivent remplir, la seconde est, bien évidemment, de « ne pas être juif »...



Insigne de la Milice

En théorie donc force de propagande, cette police parallèle (mais légale) se substitue *de facto* à la police nationale, notamment par sa composante paramilitaire, la Franc-garde. Elle coopère activement avec la Gestapo (soit par délation, soit en procédant à des arrestations), et se livre à des exactions qui ne font qu'empirer au fur et à mesure que l'hostilité et le mépris de la population générale à son égard se manifestent.

Le personnage de Mancelier, tel qu'il est écrit et tel qu'il est interprété par Michel Robin, représente dans le film une frange non négligeable des effectifs de la Milice, issue d'une petite bourgeoisie commerçante. On sait dans le film qu'il en fait partie grâce à la scène où tous les hommes attablés, lui inclus, portent un brassard avec le gamma, symbole de la Milice. Il est toutefois décrit comme articulé, idéologue et militant, alors que parmi les séides qui composaient la Franc-garde, on trouvait aussi beaucoup de ces brutes désœuvrées que l'attrait de la violence facile semble agglomérer, quelle que soit l'époque.



Statuts de la Milice Française, annexés à la loi du 30 janvier 1943

LES JUSTES

De l'appellation complète « Justes parmi les nations », il s'agit de personnes non juives qui ont risqué leur vie ou celles de leurs proches pour apporter leur aide de manière altruiste à des personnes juives en situation périlleuse. Si le terme est très ancien (il figure dans le Talmud), mais sous une autre acception, il ressort en 1953 lorsqu'il devient question d'honorer ces personnes. Les noms des Justes sont gravés sur le mur d'honneur placé dans le Jardin des Justes, au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem. Ils reçoivent aussi un certificat et une médaille. En France, on trouve un mur des Justes au Mémorial de la Shoah, à Paris.



Le mur des Justes, au Mémorial de la Shoah, à Paris

Il peut s'agir d'individus, de réseaux organisés, voire de villes entières. On peut citer comme réseau notable « Żegota », nom de code de la « Commission d'Aide aux Juifs » (*Rada Pomocy Żydom*), une partie de la résistance polonaise, qui sauva dans les soixante-quinze mille personnes, ou le village du Chambon-sur-Lignon, dans les monts du Vivarais (Massif central), où la population sauva entre trois et cinq mille personnes.

Joseph et Maurice Joffo, les vrais, ont été ainsi sauvés par le réseau « Marcel », fondé en 1942 par un jeune homme médiéviste et une jeune femme médecin : Moussa Abadi et Odette Rosenstock. Ces derniers profitent de ce que les forces

d'occupation italiennes de la zone de Nice n'appliquent pas la politique antisémite du gouvernement de Vichy pour mettre sur pied un réseau qui sauvera cinq cent vingt-sept enfants, lorsqu'en 1943 arriveront les forces allemandes. Les petits Joffo sont sauvés par Paul Rémond, évêque de Nice, et associé au réseau Marcel qui, mis au courant par le curé de l'Église Saint-Pierre d'Arène de l'arrestation des deux enfants, fournit des documents certifiant leur baptême et leur communion. Il accompagne ces certificats d'une lettre exigeant leur libération.

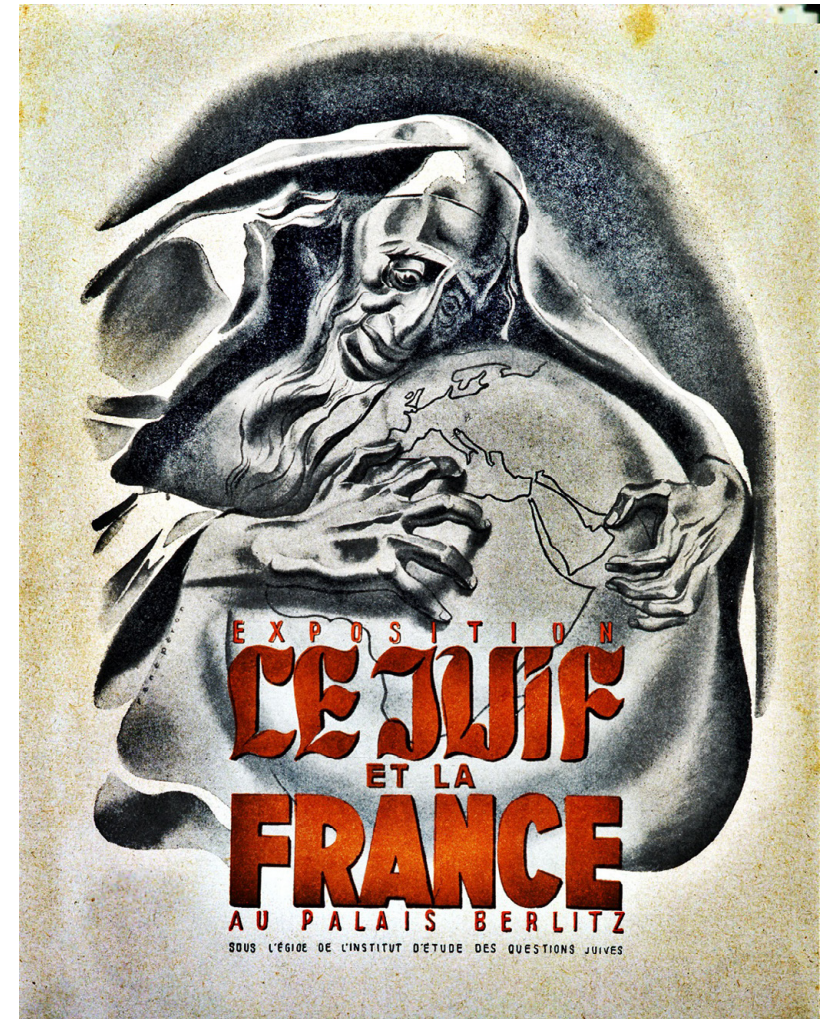


Paul Rémond

ACTIVITÉS

POUR CONSTRUIRE ENSEMBLE, DÉCONSTRUIRE LES PRÉJUGÉS

La crainte et/ou la haine de l'autre, la construction de boucs-émissaires, la stigmatisation de groupes humains dérivent bien souvent d'un manque, voire d'un refus, de communication et de connaissance. L'ignorance de ce qui constitue « l'autre » rendra plus aisée la défiance à l'égard des éléments constitutifs ou illustratifs de son altérité, et tuera dans l'œuf la possibilité d'empathie à son égard. C'est donc une arme de choix pour tous les populismes et régimes autoritaires prônant la stigmatisation d'une catégorie de leur société ou de sociétés voisines, sous couvert d'un appel à l'union (« nationale », souvent).



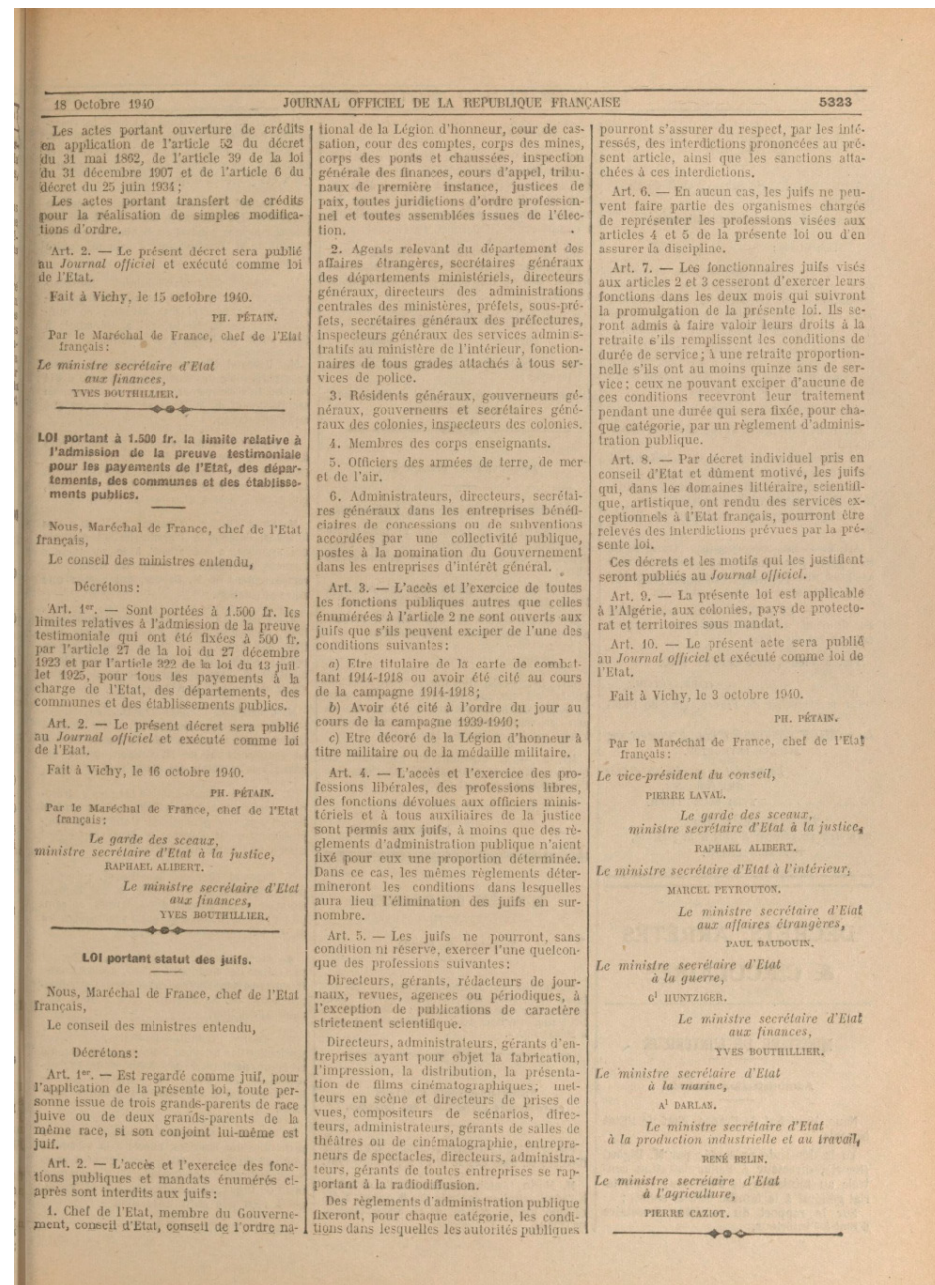
Affiche annonçant l'exposition propagandiste « Le Juif et la France »

On maintiendra donc sa population dans l'ignorance à l'aide de propagande et de contre-information, on laissera courir les rumeurs les plus folles, etc. On peut aussi se demander si certaines personnes ne préfèrent pas se complaire dans des certitudes, aussi folles soient-elles, que de réfléchir un minimum ; il semble plus aisé de blâmer le monde pour ses faillites que de chercher à les résoudre.



Un des panneaux de l'exposition propagandiste « Le Juif et la France »

Dès lors qu'on assimile une personne à un groupe, supposé ou réel, auquel elle pourrait appartenir, on entame le procédé de déshumanisation de celle-ci, pour la réduire à l'état de matériau idéologique malléable à l'envie. Ainsi, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, les porteurs d'une idéologie raciste, qu'ils soient actifs et militants ou véhicules ânonnant, chercheront toujours à retourner les situations ou arguments à l'aune de leur biais de confirmation.



Page du Journal Officiel de la République Française, du 18 octobre 1940, publication de la «Loi portant statut des juifs».

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS AUTOUR DES PRÉJUGÉS

A : LE DÉBAT

Les racismes, dont l'antisémitisme, reposant sur la méconnaissance et sur les stéréotypes, l'un des exercices les plus évidents ou simples (et donc les plus complexes) peut être d'organiser, avec les enfants ou adolescents, un débat sur l'altérité. L'idée étant de faire prendre conscience, par le débat et par l'expression d'idées, et non par une transmission verticale hélas souvent stérile, de l'inanité de stéréotypes parfois fermement ancrés. Aller jusqu'au bout de certains raisonnements suffit à les faire s'effondrer d'eux-mêmes, ceux-ci ne reposant que sur des généralités et des oui-dire.

Terrain glissant par excellence, si l'on ne se sent pas d'animer ce genre de débat par crainte de ne savoir désamorcer certains arguments, il ne faut pas hésiter à contacter des associations ou organismes dont les équipes sont rompues à l'exercice, d'autant que le rapport à une personne extérieure peut favoriser une spontanéité qui serait contrainte dans un cadre familial, qu'il soit scolaire ou lié aux loisirs (peur de blesser, de froisser, de mal répondre, etc.).



B : LE CADAVRE EXQUIS CONSPIRATIONNISTE

Parce que parfois un message grave passe mieux par la légèreté, voire l'humour, une approche ludique avec la démonstration par l'absurde de la vacuité des théories conspirationnistes peut aider à développer un esprit critique et à relativiser. On reprend en ça ce passage du livre de Joseph Joffo :

Papa qui nous écoutait leva la tête au-dessus de son journal.
- En parlant de cordonnier, dit-il, je vais vous raconter une histoire.
Ça, c'était la seule chose qui pouvait calmer notre exaltation.
- Voilà, dit-il, c'est l'histoire d'un monsieur qui dit à un autre : « Pour que les hommes puissent vivre tranquilles, c'est extrêmement simple, il faut tuer tous les Juifs et tous les cordonniers. »
« L'autre monsieur le regarde d'un air étonné et au bout d'un moment de réflexion demande :
" – Mais pourquoi les cordonniers ? " »
Papa se tut.
Il y eut un silence un peu surpris, maman seule se mit à rire.
Je demandai :
- Mais pourquoi aussi les Juifs ?
Papa eut un sourire un peu amer et avant de replonger dans son journal me dit :
- C'est justement la question qui n'est pas venue à l'esprit de ce monsieur et c'est la raison pour laquelle cette histoire est drôle.

Sur le même modèle que le cadavre exquis, jeu des surréalistes, on remplacera la règle « sujet / verbe / complément » par « sujet / motivation / action ». À adapter en fonction des réalités de la classe ou du groupe d'enfants, on préparera un nombre égal de petits papiers pour chaque catégorie, et on choisira – si possible de manière collégiale – pour « sujet » des catégories de personnes rarement, voire jamais, citées en boucs émissaires, en « motivation » le but intermédiaire (la finalité étant, bien entendu, la domination du monde), et en « action » une action nuisible ou néfaste. Les trois lots de papiers seront mis dans trois récipients différents, seront mélangés et on procédera à un tirage au sort. L'aléatoire décidera donc de si les vitriers veulent détruire les stocks planétaires de chocolat en élevant des crevettes grises ou de si les philatélistes veulent tuer les bébés pandas en trichant à Fortnite.

Une fois qu'on se sera bien amusé, on pourra pratiquer l'ascenseur émotionnel et rappeler la gravité des conséquences de rumeurs tout aussi infondées et ridicules que celles produites dans ce générateur aléatoire artisanal ; rappeler que l'absurde, la rumeur ou les théories du complot tuent quotidiennement à travers le monde, et que l'idéologie nazie l'a fait par millions. Un débat pourra s'engager autour du « plus c'est gros, plus ça passe », et on pourra s'interroger sur la facilité d'adhésion de masses entières aux thèses les plus dangereuses et farfelues, ou sur les bénéficiaires de telles rumeurs (au risque de démarrer soi-même sa propre théorie du complot).

ACTIVITÉ : LE PÉRIPLÉ

Retracer sur une carte de France le parcours de Joseph et Maurice (certaines étapes sont identifiées grâce au roman, et ne figurent pas dans le film).

- Ils partent de **Paris** par la gare d'Austerlitz pour se rendre à **Dax**.
- De Dax, ils prennent un car pour **Hagetmau**, où ils franchissent la Ligne de démarcation.
- Ils rejoignent **Aire-sur-l'Adour**, puis de là prennent le train pour **Marseille**.
- Ils passent une journée à Marseille avant de partir pour **Menton**, où ils retrouvent Albert et Henri et resteront un bon moment.
- Lorsque leurs frères sont convoqués pour le S.T.O., ils rejoignent tous ensemble leurs parents à **Nice**.
- Joseph et Maurice sont ensuite cachés au camp « Moisson Nouvelle », à **Golfe-Juan**.
- Après un passage bien involontaire à Nice (leur séjour aux mains de la Gestapo), ils retournent à « Moisson Nouvelle » avant de devoir fuir à la suite de l'arrestation de leur père. Ils prennent le train à **Cannes** et en fonction des correspondances régulières et des aléas des trains en temps de guerre passent par **Marseille, Avignon, Montélimar, Valence, Lyon, Moulins** et, enfin, **Montluçon**.
- De Montluçon, ils prennent un car pour se rendre à **Ainay-le-Vieil**, chez leur sœur Rosette (passage et personnage absents du film), pour un court moment, celle-ci ne pouvant les garder à cause des risques de délation.
- Ils passent donc par **Aix-les-Bains**, pour terminer à **Rumilly**, où ils resteront jusqu'à la Libération, qui leur permettra de rentrer à **Paris**.

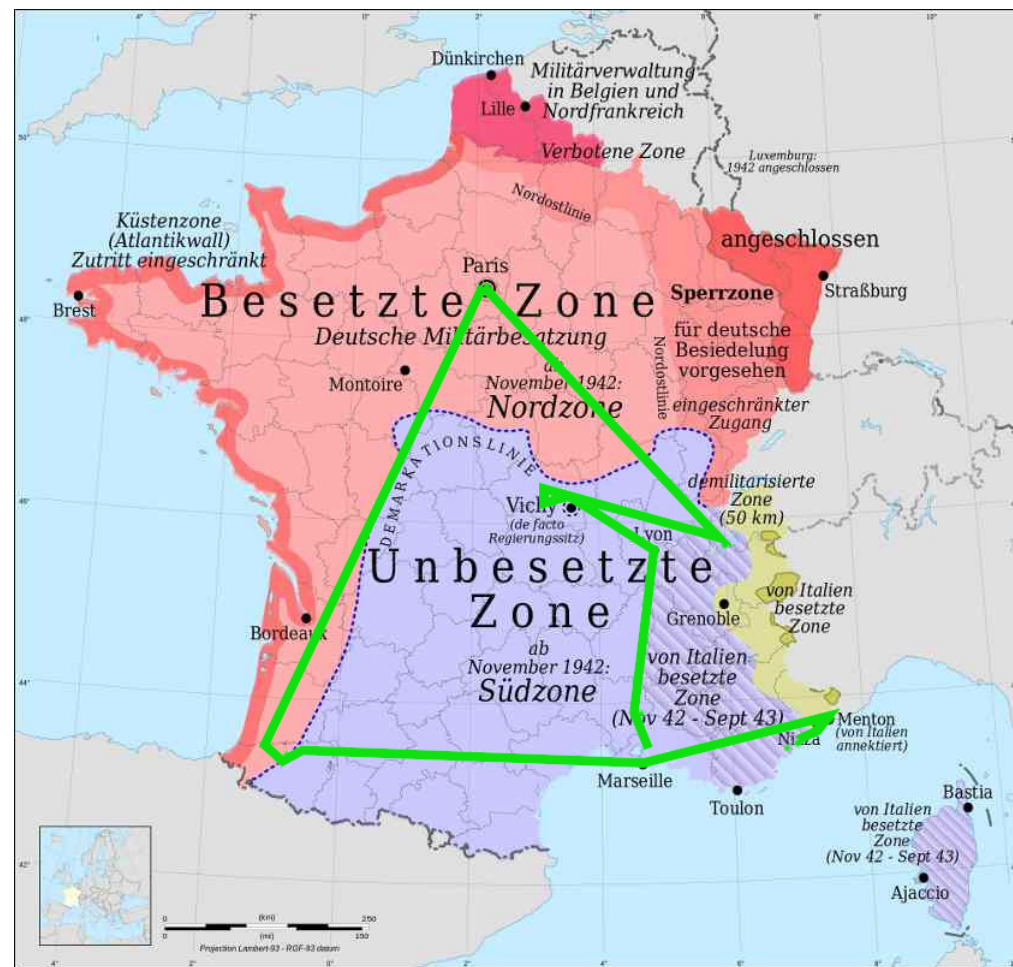


Illustration schématique, le périple ne s'est évidemment pas déroulé en lignes droites...

RESSOURCES EN LIGNE

Le site du Mémorial de la Shoah, et sites annexes en dépendant :

<http://www.memorialdelashoah.org/pedagogie-et-formation/outils-pour-enseigner.html>

<http://enseigner-histoire-shoah.org>

<http://www.grenierdesarah.org/index.php/fr/>

L'enfant et la Shoah :

<https://lenfantetlashoah.org>

Le site du Mémorial de Caen :

<https://www.memorial-caen.fr/lespace-pedagogique>

Le site AJPN (Anonymes, Justes et Persécutés durant la période Nazie dans les communes de France), **et notamment la fiche de Paul Rémond :**

<http://www.ajpn.org/>

<http://www.ajpn.org/juste-Remond-Paul-2347.html>

Le site de l'INA :

Entretien sur le tournage, avec Jacques Doillon et ses comédiens, pour FR3 :

<https://www.ina.fr/video/DVC7506090301>

Film de propagande vichyste : inauguration de l'exposition : « Le Juif et la France » au Palais Berlitz

<https://www.ina.fr/video/AFE86001433>

Pour les anglophones :

Le United States Holocaust Memorial Museum : <https://www.ushmm.org>

FILMS EN REGARD

Liste absolument non exhaustive de films sur le même sujet ou des sujets liés. Certains de ces films ont des chances d'avoir été vus par les enfants et permettront ainsi de les impliquer en faisant appel à leur éventuelle cinéphilie.

Films visibles par un jeune public de l'âge de celui d'*Un sac de billes* (Cycle 3, collège) :

Le dictateur (Charles Chaplin, 1940)

Le vieil homme et l'enfant (Claude Berri, 1967)

Au revoir les enfants (Louis Malle, 1987)

Jojo Rabbit (Taika Waititi, 2019)

Auxquels on pourra ajouter :

Le tombeau des lucioles (Isao Takahata, 1988) – L'enfance face à la guerre

Porco Rosso (Hayao Miyazaki, 1992) – La lutte anti fasciste

Le voyage de Chihiro (Hayao Miyazaki, 2001) – La déshumanisation par la privation du nom

Ernest et Célestine (Benjamin Renner, 2012) – Lutte contre les préjugés, rapport à l'altérité

L'île de Giovanni (Mizuho Nishikubo, 2014) – L'enfance face à la guerre

Pour les plus grands (lycée, ou simplement pour la culture générale des adultes voulant travailler le film en amont) :

Nuit et brouillard (Alain Resnais, 1956)

Jugement à Nuremberg (Stanley Kramer, 1961)

Le chagrin et la pitié (Marcel Ophüls, 1971)

Monsieur Klein (Joseph Losey, 1976)

Le choix de Sophie (Alan J. Pakula, 1982)

Shoah (Claude Lanzmann, 1985)

La liste de Schindler (Steven Spielberg, 1993)

Un spécialiste (Eyal Sivan, 1999)

Paragraphe 175 (Rob Epstein, Jeffrey Friedman, 2000)

Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures (Claude Lanzmann, 2001)

Le pianiste (Roman Polański, 2002)

Black Book (Paul Verhoeven, 2006)

La vague (Dennis Gansel, 2008)

Faire quelque chose (Vincent Goubet, 2013)

Où est Anne Frank! (Ari Folman, 2021)

